

Mais où est donc Ornicar ?

Atelier de réflexion sur la langue française

On s'interroge, on fait des recherches, on échange et on partage. On essaie de nourrir sept rubriques : les bizarreries, des précis linguistiques, les fautes de langue, les expressions imagées, les astuces mnémotechniques, les étymologies étonnantes, les devinettes et les jeux de mots et de lettres.

Site internet : <http://jacge.nguyen.free.fr/ornicar/>

Séance du 19 novembre 2015

Bizarreries ou anomalies

Aller chez, aller au, aller à, aller en... ? On ne va pas au coiffeur, mais chez le coiffeur, tout le monde le sait. Mais qu'en est-il par exemple des enseignes commerciales ? Quelles sont les règles mystérieuses qui régissent l'utilisation de ces prépositions ?

On va « chez » le coiffeur, parce que le coiffeur est une personne, « chez » signifiant étymologiquement « dans la maison ». Donc, dès qu'il s'agit d'une personne physique, d'un être animé ou d'une chose personnifiée, on se rend « chez elle ». Par exemple : on va chez Ruquier et à « Qui veut gagner des millions ? ».

« Aller à » ou « aller au » s'applique à une chose, à toutes les villes et à certains moyens de transport : je vais à la boulangerie, j'y vais à pied ou à cheval. Je vais à Paris, au cinéma. On va aussi à table, à l'école, au Mans, à Roland-Garros (même s'il s'agit du nom d'une personne, c'est le lieu ou l'événement sportif qui prime). « Aller au » s'utilise aussi pour désigner un lieu précis : aller au marché de tel village.

Pour d'autres moyens de transport et tous les pays de genre féminin, on utilise « aller en ». On va en bus, en avion, en train, en bateau, en voiture, en Chine, en Amérique, en Angleterre. Quand le nom du pays est masculin, on va « au » : au Sénégal, au Vietnam, au Laos, au Luxembourg...

Jusque-là, c'est simple. La règle se complique quand on parle d'enseignes commerciales. La position de l'Académie française est la suivante : quand une marque fait référence à une personne, on va « chez ». Par exemple, on va chez Dupont et associés, Dupont étant probablement quelqu'un. Dans les autres cas on va « à ».

Mais l'usage est passé par là et, avec lui, quelques habitudes se sont solidement installées : On va parfois chez Ikéa, mais toujours à l'Ikéa de tel endroit ! Dire « chez Ikéa » se défend, puisque les deux premières lettres de la marque correspondent aux initiales de Ingvar Kamprad, fondateur de l'entreprise. On peut donc considérer qu'il s'agit d'un nom de personne et employer la préposition « chez ». Encore faut-il le savoir !

Et avec un tel raisonnement, que fait-on pour Carrefour ? Va-t-on à Carrefour, au Carrefour ou chez Carrefour ? Réponse : à Carrefour, parce que Carrefour est une chose, M. Carrefour n'existant pas ! Pas plus que M. Auchan, d'ailleurs.

En revanche, M. Leclerc existe bien, on va donc chez lui, comme chez M. Bricolage et chez M. Meubles, même s'il s'agit de personnages fictifs. [...]

Enfin, certaines marques ont été personnalisées par l'usage, parce qu'elles revêtent une importance particulière pour la population : c'est le cas des marques de voitures, que leur nom fasse référence à leur fondateur ou pas : on va chez Renault, chez Peugeot, chez Fiat, chez Honda ou chez Volkswagen... Renault, Peugeot et Honda sont bien les noms de leurs fondateurs, par contre Fiat est un acronyme italien qui fait référence à l'usine et Volkswagen, qui signifie « voiture du peuple » en allemand, a été fondée par M. Porsche ! [Claire Leroy et Jean-Michel Maman, *Curiosités de la langue française.*]

Précis linguistique

Baser / Fonder. Dans une langue surveillée, « baser » s'utilise surtout dans un contexte militaire : *Les troupes du régiment sont basées à Angoulême.* Par analogie, vous pouvez dire : *Le siège social de mon entreprise est basé à Caen. Les avions sont basés à Toulon.* Nous sommes ici dans l'hypothèse concrète où « baser » vient de l'une des acceptions du substantif féminin « une base » : point d'appui, lieu aménagé pour accueillir du matériel ou du personnel. D'ailleurs, on parle tout naturellement d'une base aérienne ou navale, voire d'une base de loisirs. Mais lorsqu'il est question de concept, vous devez obligatoirement employer le verbe « fonder ». *Marie-Chantal fonde ses affirmations sur des travaux très sérieux. Pour étayer son raisonnement, Robert se fonde sur d'imparables arguments. Voici des preuves parfaitement fondées.* [Daniel Lacotte, *Les Bizarries de la langue française.*]

Ne dites pas, n'écrivez pas	Dites, écrivez
À Dieu va.	À Dieu vat. Dans cette expression figée – pour « À Dieu il va » –, le t doit s'entendre.
Aréoplane, aéropage.	Aéroplane, aréopage. Attention à la prononciation ! Aéroplane (du grec <i>aeros</i> , « air », et de « planer ») ; aréopage (du grec <i>Areios pagos</i> , « la colline d'Arès », le dieu de la Guerre – Mars chez les Romains).
Aller croissante.	Aller croissant. « Les performances iront croissant » – participe présent de <i>croître</i> (donc invariable), et non adjectif verbal (« croissante »).
L'apanage exclusif.	L'apanage. Apanage désigne ce qui appartient en propre à une personne physique ou morale. Lui ajouter « exclusif » n'a pas de sens (« Le transport ferroviaire est, en France, l'apanage de la SNCF »).
Aux quatre coins de l'Hexagone.	Aux six coins de l'Hexagone. Mais on peut dire : « Aux quatre coins de la France métropolitaine ».

[B. Laygues, *Evitez de dire... Dites plutôt...*]

Expressions imagées

• *Tomber de Charybde en Scylla* (= Se retrouver dans une situation pire, à peine sorti d'une situation difficile). Cette expression est employée depuis le XIV^e siècle, mais elle remonte à l'Antiquité. À l'origine, Charybde et Scylla auraient été deux dangers du détroit de Messine, entre l'Italie et la Sicile, le premier étant un tourbillon, le second un écueil. Les marins qui cherchaient à éviter le premier allaient périr en s'écrasant sur le second. Présents dans la mythologie, Scylla était présenté comme une créature monstrueuse à plusieurs têtes et Charybde comme un monstre qui, trois fois par jour, aspirait dans d'énormes tourbillons les eaux du détroit avec les bateaux qui y naviguaient, puis les recrachait. Dans *l'Odyssée*, Ulysse, qui vient à peine d'échapper aux chants des sirènes, doit tenter de se glisser entre ces deux grands dangers. Mais il y perdra six compagnons dévorés vivants par Scylla. [Georges Planelles, *Les 1001 expressions préférées des Français*]

• *Pleurer comme une Madeleine* (= Pleurer abondamment). Cette expression remonte à la première moitié du premier siècle de notre ère. Comme vous connaissez par cœur la Bible, et même s'il existe de nombreuses variantes de l'histoire de Marie la Magdaléenne (alias Marie-Madeleine ou Madeleine, du grec *Magdalênê*), vous savez que dans une de ces versions, une ancienne prostituée (anonyme selon certains, Marie-Madeleine selon d'autres) envahie par le remords a tellement pleuré devant le Christ en lui confessant ses péchés, qu'elle a pu lui laver les pieds de ses pleurs, avant de les sécher avec ses cheveux. Il n'en a pas fallu beaucoup plus pour qu'elle devienne le modèle de notre expression. Si la première apparition de cette

locution semble être chez Balzac au XIXe siècle, au XIIIe, *faire la Madeleine* voulait dire « affecter le repentir ». [Georges Planelles, *Les 1001 expressions préférées des Français*]

• À *bras raccourcis* (= Très violemment, sans ménagement). Autrefois, cette locution était employée avec des verbes comme *frapper*, *taper* ou *cogner* (quelqu'un). Maintenant, on utilise plutôt *sauter* ou *tomber* (sur quelqu'un). Cette expression est déjà citée dans le premier dictionnaire de l'Académie, en 1694, avec le sens de « sans aucune mesure, très violemment ». Mais sachant qu'on donne en général un coup avec le bras en extension, donc allongé, qu'est-ce qui peut justifier ce lien entre *violent* et *raccourci* ? Alors on pourrait imaginer que cela viendrait du repliement du bras qui précède le mouvement du coup, d'autant plus qu'en 1740 l'Académie signalait l'expression *raccourcir le bras* pour « replier le bras ». En fait, il faut se méfier des hypothèses simplistes, car la vérité est ailleurs. Le bras n'est en effet pas le membre supérieur qui, chez tout homme à peu près normalement constitué, part de l'épaule et se termine par une main, mais la manche, ancienne acception du mot (comme on le trouve dans la locution *en bras de chemise*). Et l'expression ancienne *les bras retroussés* confirme l'allusion à ces manches qu'on retroussait, donc qu'on raccourcissait, avant de sauter sur le dos de l'adversaire pour tenter de lui mettre une pâtée. Dans sa seconde signification, récente, la violence s'est estompée, mais pas la brutalité. [Georges Planelles, *Les 1001 expressions préférées des Français*]

Astuces mnémotechniques

- *Acacia*. Aucun des deux *c* n'est doublé dans ce mot. Phrase mnémotechnique : « *L'arbre préféré des académiciens est l'acacia, selon la CIA* ». [Jean-Pierre Colignon, *Orthographe : trucs et astuces*]
- *Accommoder*. Ce verbe, qui est également employé à la forme pronominale, s'écrit avec deux *c* et deux *m*. Formule mnémotechnique : « *D'accord [deux c] : c'est commode [deux m] d'écrire accommoder !* ». Également deux *c* et deux *m* dans *accommodant*, *accommodation*, *accommodement*... [Jean-Pierre Colignon, *Orthographe : trucs et astuces*]

Étymologies étonnantes

- *Cagot*. ÉTYM. 1535, Rabelais, « hypocrite »; d'après *bigot*; béarnais *cagot* « lépreux blanc », p.-ê. de *cagar* « chier », ou p.-ê. selon le même type d'évolution sémantique que *cafard*. Vieilli ou littér. Personne qui affiche une dévotion excessive, outrée ou d'une sincérité douteuse. → *Bigot*, *bondieusard*, *cafard*, *calotin*, *dévo*t (faux dévot), *pharisien*. [Le Grand Robert]
Un *cagot*, au féminin *cagote*, dans le Sud-Ouest de la France, était aussi appelé *agote*, sur l'autre versant des Pyrénées, en Espagne. Il s'agissait de termes dépréciatifs qui désignaient des groupes d'habitants, exerçant des métiers du bois, ou du fer, frappés d'exclusion et de répulsion dans leurs villages surtout en Gascogne et de part et d'autre du Piémont pyrénéen, entre le XIIIe siècle et les temps modernes. La réputation des cagots est associée à la peur de la lèpre. Des populations similaires existaient en Bretagne (les *caqueux*, *caquins* ou *caquous*). [Wikipédia]
- *Risque*. ÉTYM. 1657; au fém., 1557; ital. *risco*, aujourd'hui *rischio*; bas lat. *risicus* ou *riscus*, dans un texte de 1359, Du Cange, rapproché par les uns du lat. *resicare* « couper » (cf. esp. *riesgo* « rocher découpé, écueil »), *rhizikon* ayant en grec mod., selon Du Cange, le sens de « risque »; pour P. Guiraud « il n'y a pas le moindre commencement de preuve à ce roman nautique », et le mot vient du roman **rixicare*, du lat. *rixare* « se quereller »; → *Rixe*, par les valeurs de « combat » et « résistance », d'où « danger ». [Le Grand Robert]
- *Saboter*. ÉTYM. XIIIe, « heurter avec les sabots », « secouer » en anc. franç., seulement intrans. aux XVIIe et XVIIIe, selon les dictionnaires; de *sabot*. I V. intr. Vx ou régional. Piétiner bruyamment avec des sabots. II V. tr. (XIXe). Techn. Vx. Fouler (le drap), l'étoffe repliée passant entre deux sabots de bois. III V. tr. (1838; p.-ê. de l'ancien sens « secouer

», v. 1300, et « maltraiter, tourmenter »). 1 (Déb. XVIIe). Faire vite et mal. → Gâcher, gâter. Saboter un travail, un devoir, son ouvrage. → Bâcler, cochonner, torcher. *L'orchestre a saboté ce morceau*, l'a très mal exécuté. 2 (Fin XIXe). Détériorer ou détruire par un acte de sabotage. → *Abîmer. Saboter une machine, un avion. La voie ferrée a été sabotée.* — (Milit.). *Saboter des installations portuaires, un aérodrome...* Fig. Chercher à contrarier ou à neutraliser (en y mettant de la malveillance, de la mauvaise volonté). *Saboter un plan, un projet, une politique.* [Le Grand Robert]

- *Lascar*. ÉTYM. 1830; « matelot des Indes », 1610; emprunt probable, par l'angl., au port. *lascar*, lui-même du persan *läskär* « armée », par l'hindoustani *lachkari*. Familier. 1. Homme brave, hardi, décidé et malin. → Gaillard. 2. Homme malin, ou qui fait le malin (avec une nuance d'admiration ou de réprobation amusée). 3. (Du sens étym.). Matelot engagé dans un port, plus ou moins clandestinement. [Le Grand Robert]
- *Ingénu, ue*. ÉTYM. XIIIe, attestation isolée; *condition igenue* (sens A), 1480; lat. *ingenuus* « né libre », et, par ext., « noble, franc »; de *in-*, et *genere, gignere*. A Didact. (dr. rom.). Qui est né libre, par oppos. à esclave ou affranchi. — N. m. pl. Les ingénus. B 1 Vx. Franc, sincère. 2 (1611). Mod. Littér. ou style soutenu. Qui a une sincérité innocente et naïve. → Candido, inexpérimenté, innocent, naïf, simple, simplet. *Jeune fille ingénue. Un garçon bon et ingénu* (→ Sans malice). [Le Grand Robert]
- *Plagiaire*. ÉTYM. 1555, *poètes plagiaires; plagiere*, 1584; 1603, au sens du lat. *plagiarius*, propr « celui qui débauche et recèle les esclaves d'autrui », du grec *plagios* « oblique, fourbe ». Personne qui utilise les ouvrages d'autrui en les démarquant et en s'en appropriant le mérite. → Contrefacteur, copiste, pillard, pilleur, pirate (fig. → aussi Forban littéraire). *C'est un vulgaire plagiaire qui se pare des plumes du paon, des dépouilles d'autrui. Impudent plagiaire.* [Le Grand Robert]
- *Chienlit*. Le mot *chienlit* est entré dans l'histoire politique grâce au général de Gaulle, qui l'a prononcé pendant les événements de Mai-68, dans cette formule forte : « *La réforme oui, la chienlit non !* ». À peine médiatisée, cette expression inconnue du grand public va être raillée. Car « chienlit » est un idiotisme composé du verbe « chier » et du mot « lit ». À l'époque où de Gaulle le remet en circulation, le mot a disparu du vocabulaire courant. Sa première apparition recensée remonte au *Gargantua* (1534) de Rabelais : il s'agit d'une injure qui désigne les fouaciers (les fabricants de fouaces, des pains cuits sous la cendre). Une traduction moderne pourrait être « *emmerdeur* ». Le mot traverse le temps, jusqu'au XIXe siècle. D'après le Dictionnaire de l'Académie française de 1835, il désigne un personnage masqué du Mardi gras et du carnaval de Paris qui court les rues en chemise de nuit, le postérieur couvert de moutarde. Zola l'évoque dans *L'Assommoir* (1877) et dans *Nana* (1880). À la fin du XIXe siècle, il évolue, se transforme en substantif féminin, « la chienlit », qui signifie le désordre social, la pagaille, mais aussi les folles mascarades du carnaval parisien. [...] C'est ce sens négatif que Charles de Gaulle prête à la chienlit en mai 1968 : il dénonce une grande pagaille. Mais les grévistes et les étudiants des Beaux-Arts se saisissent du mot et le retournent contre le président dans une affiche montrant son buste avec le slogan : « *La chienlit, c'est lui !* ». Elle sera collée le jour-même à 3000 exemplaires dans Paris.
Il fallait s'y attendre : en évoquant « *la chienlit* » qui, selon lui, régnerait dans le pays, Nicolas Sarkozy a déclenché sur Internet une vaste campagne graphique inspirée par les affiches du printemps 1968, sur le thème « *La chienlit, c'est lui !* » Il y est représenté faisant le V de la victoire en Ray-Ban. [...] À l'entendre, la situation actuelle de la France ressemble à celle de Mai-68, qui n'aura été pour lui qu'une « chienlit » : une grande pagaille. [Frédéric Joignot, *Le Monde* du 17/10/2015]
- Quel est le point commun entre *marâcher, marais* et *mer* ? C'est l'indo-européen **mari* : mer ou lac. Le germanique **mari* et le latin *mare*, qui a donné *mer*, sont tous deux issus d'un

même mot indo-européen. **Mari* apparaît en francique sous la forme suffixée **marisk* dont est issu le français *marais*. Le français *marâcher* remonte à un latino-germanique **mariscarius*. Il désignait un jardinier qui cultivait des légumes dans un terrain bas et humide, souvent ancien marais. Le mot désigne maintenant tout cultivateur de légumes. [René Garrus, *Les Étymologies surprises*.]

- Quel est le point commun entre *matinal* et *mûr* ? C'est la racine latine *matu-* : idée du moment opportun, du bon moment. Le meilleur moment pour déguster un fruit, c'est lorsqu'il est mûr. Par l'ancien français *meür*, l'adjectif *mûr* est issu du latin *maturus*, « à point ». Le français savant a créé, sur le modèle latin, le terme *mature*, employé en biologie. Les premières heures du jour sont traditionnellement considérées comme les bonnes heures pour les activités humaines. L'adjectif *matutinus* signifiait « matinal » ; *matutinum (tempus)*, littéralement « (temps) matinal », est à l'origine du français *matin*. [René Garrus, *Les Étymologies surprises*.]

- Noms communs et noms propres : origines géographiques. Ces noms communs de notre langue, banals et très courants, sont presque des noms propres. En fait, ils sont la déformation, parfois très visible, du nom de la ville, de la région ou même du pays qui leur a historiquement donné naissance. Retour aux sources...

Angora. L'angora est une fibre de laine provenant du pelage d'un lapin albinos, dont le poil peut être blanc, gris ou roux. Cette race bien particulière de lapin était répandue en Turquie. Elle a connu ses premiers élevages à proximité de la ville d'Ankara, qui a par la suite donné le terme *angora*. Notez que le chat angora, baptisé l'Angora, est lui aussi originaire de Turquie.

Baïonnette. Au XVIIe siècle, de nombreuses révoltes agitent les campagnes françaises. Les paysans de Bayonne ont alors l'idée de fixer un couteau de chasse à l'avant de leur fusil : la « bayonnette » est née. Cette trouvaille meurtrière est bientôt reprise par l'armée, dont certains fantassins sont même nommés « baïonniers ». La tradition se perpétue au XXe siècle, pendant la Grande Guerre, et la principale fabrique de baïonnettes est toujours installée à... Bayonne !

Blue-jean. Le terme semble anglais ou américain, mais ses origines sont européennes. *Jean* est en fait une déformation du nom de la ville de Gênes, qui fabriquait le coton très résistant utilisé pour ces pantalons. La ville de Nîmes a aussi produit un type de toile similaire, d'où l'appellation *Denim* (« de Nîmes ») qu'on retrouve sur certains jeans.

Calicot. Un calicot est une banderole de tissu qu'on utilise lors des manifestations ou des fêtes. Elle était faite à l'origine d'un coton épais et solide, comme celui que produisait la ville de Calicut, grande productrice de coton, située dans le sud-ouest de l'Inde.

Cordonnier. La ville de Cordoue, en Espagne, était célèbre au Moyen-Âge pour ses tanneurs. Le terme *cordonnier* a donc d'abord seulement signifié « originaire de Cordoue », c'est-à-dire artisan du cuir par excellence. Le terme s'est ensuite restreint à la confection et à la réparation des chaussures.

Cravate. La cravate, née à la moitié du XVIIe siècle, est une déformation du mot « Croate ». En effet, alors que la mode était au jabot de dentelles, le régiment du Royal-Croate, créé par Louis XIV, décida d'arborer une simple bande d'étoffe, plutôt étroite, pour affirmer sa singularité. La « croate » devint alors synonyme d'élégance et s'imposa dans le vocabulaire commun.

Dinde. La dinde se nomme ainsi parce qu'elle nous vient d'Inde ! L'origine du mot est certaine, mais elle est très, très approximative. Car le mot s'est formé à la fin du Moyen-Âge, comme contraction de « poule d'Inde », souvent synonyme de pintade. En outre, ce qu'on appelait alors l'Inde était l'Abyssinie, une région d'Afrique qui correspondait à peu près à l'Éthiopie actuelle... Drôle de dinde !

Faïence. À la Renaissance, une ville italienne proche de Ravenne s'imposa dans un art de la céramique plus raffiné, destiné à la vaisselle des nobles. Son nom était Faenza, qui donnera par la suite le mot *faïence*.

Gaze. [...] L'origine en est très vraisemblablement la ville de Gaza, en Palestine, les tissages d'Orient étant très réputés à la Renaissance. D'autres linguistes y voient aussi la transcription de l'arabe *gazz*, « bourre de soie ».

Landau. À l'origine, le landau était une voiture à cheval à grandes roues, surmontée d'une capote qui s'ouvrait ou se fermait avec des soufflets. Très en vogue au XIXe siècle, elle était fabriquée dans la ville de Landau en Allemagne. Les voitures d'enfants, bientôt dotées elles aussi d'une capote amovible, prirent ce nom. (À suivre). [Claire Leroy et Jean-Michel Maman, *Curiosités de la langue française.*]

Devinettes, jeux de mots, jeux de lettres

Quelques charades :

1. Mon premier est une boisson.
Mon deuxième est une boisson.
Mon troisième est une boisson.
Mon tout est une boisson.
2. Mon premier a des plumes.
Mon deuxième a des poils.
Mon troisième a des plumes.
Mon quatrième a des poils.
Mon tout a des fleurs.
3. Mon premier est une rondelle de salami sur un boomerang.
Mon deuxième est une rondelle de salami sur un boomerang.
Mon troisième est une rondelle de salami sur un boomerang.
Mon quatrième est une rondelle de salami sur un boomerang.
Mon cinquième est une rondelle de salami sur un boomerang.
Mon sixième est une rondelle de salami sur un boomerang.
Mon tout est une saison.

Solutions :

1. Café au lait (café – eau – lait).
2. Géranium (geai – rat – nid – homme).
3. Le printemps (parce que les hirondelles [les six rondelles] reviennent).